Ami du Clergé du 16-23 juin 1938

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XXXVIII. *5e Dim. après la Pentecôte :* La loi du pardon, 353. — XXXIX. *6e Dimanche :* Jésus l'ami du peuple, 354.
Panégyrique de S. Vincent de Paul. — Grand serviteur de l'Eglise et des pauvres, 356.
Pour la fête de sainte Madeleine. — I. Le modèle de l'amour pénitent, 359. — II. Leçons pour les pécheurs et pour les justes, 362. — III. Son humilité, sa contrition, sa dévotion, 364.
Entretiens sur l'Action catholique. — VI. L'objectif de l'Action catholique : « Tout instaurer dans le Christ », 366.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — XXXII. Les Proverbes, 367.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXXVIII

5e Dimanche après la Pentecôte

LA LOI DU PARDON

Mes frères,

Par les dernières paroles de cet évangile, vous pouvez juger de l'importance que Dieu attache aux sentiments de charité des hommes les uns envers les autres. On pourrait croire qu'il les fait passer avant l'hommage qui lui est dû. « Interrompez mon culte, semble-t-il dire, pour faire acte de clémence, car la réconciliation avec votre frère a pour moi la valeur d'un vrai sacrifice. »

C'est au ressentiment que nous poussent les instincts les plus vivaces de notre être : l'honneur, la dignité, l'équité. En dépit de ce qu'il peut y avoir là de légitime, c'est cependant le Maître divin qu'il faut écouter et suivre. Ne point conformer notre conduite à ses préceptes serait contraire à l'*humilité*, à la *justice* et à la *foi*.

I

Le refus de pardonner provient souvent de l'estime exagérée que nous avons de nous-même.

Nous gardons de la rancune : serait-ce que notre vertu personnelle est indéfectible, impeccable, au-dessus de toute critique ? Notre jugement n'est-il jamais trouvé en défaut et sujet à contestation et contradiction ? Notre perfection est-elle indiscutable et tellement manifeste qu'on soit obligé de la reconnaître ? Notre dignité est-elle à ce point inviolable qu'elle ne doive s'attendre à aucune offense même légère, à ce que nous regardons comme un manque d'égards ?

Les attentions, les marques de déférence et d'estime que nous exigeons ne souffrent aucun retard, aucun oubli, aucune négligence. Le tort dont il nous semble que l'on se rend coupable envers nous, même inconsciemment, par maladresse, sans mauvaise intention, est à nos yeux sans excuse et sans rémission.

Rapprochons cette délicatesse que nous voulons que l'on nous témoigne, de celle que nous montrons à l'endroit de Dieu ; rapprochons la sévérité dont nous faisons preuve quand il s'agit du prochain, et notre laisser-aller avec le Souverain Maître : en toute loyauté nous devons reconnaître que la mesure est loin d'être égale. A nous bien examiner, il nous faudra convenir que notre susceptibilité provient de l'exagération de notre propre valeur et de nos prétendus droits, d'une sorte d'idolâtrie de notre personne.

II

Cette exagération et ce culte du *moi* nous portent à l'injustice en grossissant les manquements du prochain à notre égard.

Nous nous froissons des procédés d'autrui envers nous. Il serait juste de rechercher s'il a vraiment les torts que nous lui attribuons, si son attitude n'est pas une réplique à notre manière d'agir à nous, si les premiers griefs ne nous sont point imputables. Rappelons-nous le reproche que faisait Notre-Seigneur aux Pharisiens : « Vous voyez une paille dans l'œil de votre frère, et vous n'apercevez pas la poutre qui est dans le vôtre » (Mt., VII, 3). Prenons garde de n'être pas trop susceptibles, trop soupçonneux, trop prompts à mal juger, trop portés à prêter à autrui nos propres sentiments. Soyons justes, renonçons à toute idée préconçue, et nous reconnaîtrons sans doute que nombre d'offenses dont nous nous croyons victimes, se réduiraient à rien ou à peu de chose, si nous étions nous-mêmes plus charitables. On se laisse si facilement aller à dénaturer les faits, les circonstances, ou à les interpréter dans un sens défavorable, suivant ses dispositions.

Mais à supposer que le prochain ait des torts réels, ces torts sont-ils aussi graves qu'ils nous paraissent ? On a plutôt tendance, n'est-il pas vrai ? à les grossir qu'à les diminuer, à les regarder au microscope qu'à l'œil nu ; l'on n'examine pas si l'on n'a pas manqué soi-même de l'empressement, de la prévenance, de la courtoisie, de la politesse, dont l'absence provoque le mécontentement et la sévérité que l'on témoigne à autrui.

III

Le ressentiment envers nos semblables n'accuse pas seulement un manque d'humilité ou de justice, mais aussi et surtout un manque de foi.

En conservant de l'animosité ou de l'aigreur contre quelqu'un, on mépriserait :

a) L'œuvre de Dieu, sa créature, un homme, notre semblable, notre frère, puisque nous avons tous Dieu pour Père, d'après l'appellation même mise par Notre-Seigneur sur nos lèvres ;

b) L'intention de Dieu ; car le cœur a été donné à l'homme pour aimer, comme l'intelligence pour comprendre, comme l'œil pour voir et l'activité pour travailler ; c'est donc détourner cette faculté affective de sa fin, c'est en abuser, que de la faire servir à la rancune et à la haine ;

c) L'exemple de notre Père céleste. « Seigneur, si vous considérez nos iniquités, dit le Psalmiste, qui trouvera grâce devant vous ? Mais la miséricorde du Seigneur est surabondante. » De fait, l'histoire du peuple de Dieu en est une longue et éclatante preuve. Combien de fois, depuis qu'au pied du Sinaï Moïse l'avait trouvé prosterné devant le veau d'or qu'il avait fabriqué, combien de fois n'était-il pas retourné à l'idolâtrie ? Il avait encouru les plus durs châtiments ; mais le Seigneur avait semblé ne le punir

qu'à regret ; il provoquait lui-même son repentir, il l'appelait à la pénitence, et dès qu'il en donnait les signes, même mêlés de vues intéressées, Dieu lui pardonnait. Notre-Seigneur évoquait l'indulgence de son Père, lorsqu'il le montrait « faisant lever son soleil sur les méchants comme sur les bons » (Mt., v, 45); et lui-même Jésus, justifiant la parole du prophète Isaïe : « Il abonde en pardon » (LV, 7), n'a-t-il pas, sur la croix, aux insultes, aux blasphèmes, aux ricanements, aux cris de mort, opposé cette seule réponse : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font ! »

d) L'ordre de Dieu. Ce n'est pas seulement un conseil, un appel ordinaire que Dieu adresse aux hommes à ce sujet. « Pardonnez, a dit le Sauveur, si vous avez des griefs contre quelqu'un, afin que votre Père vous pardonne à vous aussi » (Mc., XI, 25). Il avait repris sévèrement ses apôtres, lorsqu'ils lui avaient demandé de faire descendre le feu du ciel sur une ville coupable de l'avoir éconduit; et à leur question : « Combien de fois faut-il pardonner ? » il avait répondu : « Jusqu'à soixante-dix fois sept fois » (Mt., XVIII, 22). Ailleurs encore il avait dit : « Priez pour ceux qui vous calomnient, faites du bien à ceux qui vous persécutent ; si l'on vous frappe sur une joue, présentez l'autre » (Luc, VI, 28 ; Mt., v, 39) ; et l'apôtre S. Paul vient ajouter qu'on ne doit pas « laisser le soleil se coucher sur son ressentiment » (Ephes., IV, 25).

e) Enfin les menaces de Dieu ; car Dieu ne s'est pas contenté de faire du pardon des injures un précepte, il en a sanctionné la violation en édictant la peine du talion : Point de miséricorde pour celui qui n'en aura point témoigné ; point de pardon de ses fautes à qui n'aura point pardonné celles d'autrui, si graves et de quelque nature qu'elles soient.

* *

Laissons donc à Dieu, m. f., le soin de réparer le tort ou l'offense qui nous afflige. Ou plutôt, bien loin d'appeler la justice divine sur quelqu'un de nos frères, cherchons à la conjurer en nous réconciliant avec lui, suivant la recommandation que nous en fait aujourd'hui Notre-Seigneur. Par là nous serons doublement agréables à Dieu, qui n'agrée pas les plus riches offrandes sans la charité. Pardonnons : par humilité, en nous rappelant ce que nous sommes et ce que nous méritons devant son regard ; par justice, en n'exigeant pas plus de notre frère qu'il n'exige ou n'obtient de nous ; par esprit de foi, enfin, pour nous conformer à l'ordre de Dieu.

Ajoutons-y le motif de la charité bien entendue envers nous-même, puisque, selon l'engagement que Dieu en a pris, pardonner au prochain est le moyen très sûr de nous assurer le pardon de nos offenses. Ainsi soit-il.

XXXIX

6e Dimanche après la Pentecôte

JÉSUS L'AMI DU PEUPLE

Mes frères,

Le 4e dimanche de Carême, un même miracle de multiplication des pains par Notre-Seigneur m'amenait à vous parler de l'amitié de Jésus pour cette classe sociale que l'on appelle *le peuple*.

Ces sentiments, il les a légués, ainsi que ses pouvoirs, à l'Eglise dont il a fait sa continuatrice, et aux prêtres qui sont ses représentants ici-bas.

C'est cette double considération que je vous soumets aujourd'hui.

I

Plus les temps sont tristes, plus les cœurs se montrent égoïstes, plus l'Eglise se montre bienfaisante. Immuable dans son dogme et dans les principes essentiels de la morale, elle sait adapter ceux-ci aux nécessités de l'heure présente et aux diverses conditions de l'humanité.

Un jour, le Vicaire de Jésus-Christ, ayant entendu parler de la déplorable *condition des ouvriers* à notre époque, après avoir demandé aux meilleurs amis du peuple quels étaient ses récents besoins, après avoir fait avec son lumineux génie le tour de toutes les misères populaires, en a, lui aussi, ressenti le contre-coup en son cœur de Père de la grande famille humaine. Et à travers les portes de son palais où il vivait en réclusion, il a fait entendre aux ouvriers de l'univers des paroles qu'on aurait dit être la continuation du *Misereor super turbam* de l'Evangile.

Le monde, étonné, entendit le Vicaire de Celui qui fut l'ouvrier de Nazareth plaider d'une façon merveilleuse la cause du peuple, de la classe si nombreuse des travailleurs. Il éclairait d'une lumière infaillible les abîmes sociaux, il s'apitoyait sur l'état vraiment trop misérable d'un trop grand nombre, il grandissait, en le relevant devant l'opinion, la dignité du travailleur, déclarant que « le salaire, pour être juste, doit tenir compte non seulement de la valeur du travail, mais de la vie de l'ouvrier et donner le moyen de vivre en homme, en père, en chrétien, en homme complet. » Après avoir rappelé d'une manière précise et formelle leurs droits, il nous encourage à les mieux observer. Passant par dessus les chancelleries, bien qu'il fût le plus avisé des diplomates, il s'adressa directement aux réserves profondes de l'humanité, daignant se constituer lui-même le docteur, le guide, l'avocat, le conseiller, l'ami surtout du peuple.

Lorsque, dans la suite, un pèlerinage d'ouvriers vint au Vatican pour remercier le Chef de l'Eglise de ce magistral monument d'économie sociale évangélique, l'un d'eux ayant pris la parole au nom de tous fut saisi d'une telle émotion qu'il ne put que se jeter aux pieds du Pape. Léon XIII le releva, le pressa sur son cœur et l'embrassa. Il y eut alors une minute de silence frémissant. Cette étreinte solennelle, donnée par le représentant du Christ sur la terre à cet enfant du peuple, parut un lumineux symbole. Il semblait que se rescellait l'alliance du peuple avec l'Eglise.

Le successeur de Léon XIII, le saint Pontife Pie X, prit à cœur de traduire le lumineux enseignement de son prédécesseur par une pratique tout à fait touchante et évangélique : chaque dimanche, il convoquait son peuple au Vatican. Il l'aimait si ardemment qu'il n'avait pas de peine à trouver les accents qui captivent le cœur et font adorer Dieu.

Et voici que le Pape qui occupe actuellement le siège de S. Pierre, soucieux, lui aussi, des intérêts matériels de la classe ouvrière, afin d'adapter l'encyclique *Rerum novarum* à la forme actuelle de la question sociale, vient à son tour de faire entendre la voix de l'Eglise. Puisse-t-elle, accueillie par tous en sa bienfaisante lumière, apaiser les conflits qui se sont élevés entre patrons et salariés, entre le capital et le travail, et établir la paix au sein des nations !

Telle est la sollicitude de l'Eglise à l'égard de

ceux qui travaillent. Tel est son dévouement à l'amélioration légitime de leur sort.

Ecoutez ces belles paroles de Mgr Dupanloup : « Il y a dans le cœur d'un évêque (et éminemment plus dans le cœur du Père commun des fidèles) quelque chose de plus que dans les chiffres de la science. Dans le récit d'une bataille, que d'autres soient aux vainqueurs et aux triomphants, moi, je suis tout aux blessés, tout aux mourants ; ma place, laissez-moi le dire simplement, elle est à l'ambulance. Ni les lauriers ne me consolent du sang versé, ni les raisonnements ne me réconcilient avec les cris de la faim et du désespoir. Je vois ceux qui souffrent, je recueille des larmes, je tends mes bras aux pauvres désolés. Je ne suis pas un savant, un économiste, je suis un ministre de Jésus-Christ. Laissez-moi tout à mon ministère, et si je choque vos théories, ne vous scandalisez pas de mes compassions. Vous raisonnerez demain ; mais on souffre, on pleure, on a faim aujourd'hui. Je tends même à ceux qui raisonnent la main, en faveur de ceux qui peinent. Je ne suis pas la science, mais je suis la pitié. »

Dans ces accents, ne reconnaissez-vous pas l'écho de la parole de Jésus : *Misereor super turbam*, et celui du cri de S. Paul : « *Quis infirmatur et ego non infirmor ?* Qui est atteint de quelque faiblesse sans que je la ressente moi-même ? »

Voilà l'Eglise catholique dans ses chefs. La voilà avec son cœur de Mère, aimant tous ses enfants, dévouée à tous les hommes, même à ceux qui ne lui appartiennent pas, mais surtout aux déshérités, aux humbles de ce monde.

Que ne la connaissent-ils sous ce jour qui est le vrai ! Ils salueraient en elle leur charitable bienfaitrice, l'avocate de leur cause, l'appui le plus sûr de leurs justes revendications, la consolatrice de leurs épreuves. Pourquoi faut-il que le peuple trompé, enivré par le vin capiteux du mensonge, exploité par d'indignes meneurs qui abusent de son ignorance et de sa crédulité, se montre indifférent, sinon hostile, à une religion qui a pour lui une prédilection, qu'il dédaigne l'héritage céleste qu'elle lui promet en compensation de sa condition terrestre, se révolte enfin contre le Père des cieux et méprise la voix de son représentant sur la terre !

Un jour viendra, et bientôt, où la multitude des artisans et des ouvriers se rendra compte de quel côté se trouvent ceux qui lui portent le plus sincère, le plus dévoué, le plus efficace intérêt.

II

Et le prêtre, comment n'aimerait-il pas le peuple?

N'est-ce pas pour faire l'apprentissage de cet amour qu'il a passé cinq ou six années de sa vie dans la solitude du séminaire ? Jésus ne l'a laissé aller au peuple que lorsqu'il lui a eu promis de lui donner sa vie tout entière et jusqu'à son sang, s'il en était besoin.

Pourquoi le prêtre renonce-t-il au foyer du passé comme au foyer de l'avenir, sinon pour que ne soit pas gêné ou absorbé l'élan de son zèle pour les âmes ?

Pourquoi ouvre-t-il quand même ses bras et son cœur, comme son Maître, à ce peuple qui, presque partout maintenant, passe à côté de lui indifférent, ignorant, disposé à la défiance, parfois hostile jusqu'à la haine ? C'est parce qu'il l'aime, et que l'amour est plus fort que la haine.

C'est encore l'amour des âmes, l'amour du peuple, qui fait sortir le prêtre de sa sacristie où l'on aurait voulu le tenir relégué. Autrefois, il lui suffisait d'attendre le monde ouvrier : il venait de lui-même, il se regardait chez lui dans la Maison de Dieu ; aujourd'hui, il ne vient plus, on dirait qu'il est ici un étranger, lui le premier dont l'enfant de Bethléem ait voulu recevoir les hommages. Il faut aller le chercher, comme Jésus ; il faut lui faire sentir, partout où il est possible de le rencontrer, le rayonnement de l'amour du Christ ; il faut se dévouer à ses enfants dans les patronages, dans les cercles d'études, dans les colonies de vacances; il faut qu'il sache que le prêtre fait, à l'exemple du divin Modèle, de l'évangélisation des pauvres une des caractéristiques de sa mission, une de ses meilleures consolations : *pauperibus evangelizare misit me.*

Et vous, m. f., qui m'entendez ; vous, qui avec des loisirs avez la fortune, vous qui pourriez réconcilier avec la société, avec Dieu, tous ces humbles qui souffrent, sinon de la pauvreté aujourd'hui, du moins du tourment dont l'incertitude de demain leur inflige l'oppression, qui ont des peines cachées : peines de famille, peines d'argent, de justes intérêts souvent méconnus, des droits sacrifiés et des besoins légitimes exploités par les politiciens ; vous, qui pouvant beaucoup, ne faites peut-être rien, prenez garde que la liquidation des biens de l'Eglise ne soit suivie de celle des fortunes et privilèges non justifiés par des services exceptionnels.

Et vous, chrétiens d'élite, chrétiennes dévouées, dont le cœur bat à l'unisson du Cœur de Jésus et à l'unisson du cœur de l'Eglise, qu'allez-vous faire ?

Quand, au plus fort d'une tempête sur la mer, le péril s'aggrave, il n'y a pas que les officiers qui doivent faire leur devoir ; tout le monde doit s'employer à le conjurer. Ce n'est point le moment de perdre le meilleur de son temps et de ses forces en vagues récriminations, ni en discussions inutiles, — ni surtout de perdre la tête : le sauve-qui-peut compromettrait tout.

Contemplez avec nous « cette foule tumultueuse ou inerte, comme dit M. de Mun, agitée par des passions irraisonnées, ou butée contre son étroit horizon, séparée de son Dieu, détournée de ses conseillers naturels, livrée sans guide et sans frein aux suggestions des flatteurs, et chargée dans cette faiblesse du fardeau redoutable d'une souveraineté absolue. Cette foule, c'est elle qui décidera si la France restera chrétienne, ou si elle retombera dans le paganisme. Voilà l'enjeu offert à notre courage, le prix proposé à notre zèle. Conquérir le peuple, c'est gagner cet enjeu. »

Conquête difficile. Mais nous aboutirons, parce que nous l'entreprendrons avec Jésus-Christ et suivant sa méthode.

Or, le Messie commença par accumuler dans son cœur des trésors de pitié pour le peuple, puis il alla à sa rencontre, prêchant son Evangile, sans se décourager jamais.

Faisons de même. Allons, sur les chemins de l'existence, à ceux que le labeur accable ; allons l'Evangile sur les lèvres, mais surtout dans le cœur. Vivons-le dans nos rapports avec eux. Le peuple ne comprend rien, même aux plus belles discussions; il est sensible aux actes qui tendent à l'amélioration de son sort. Sans doute nos efforts isolés sont peu de chose ; ce sont les cinq pains d'orge de l'Evangile ; mais unis à la grâce de Jésus, ils seront peut-être la multiplication des pains, la rançon de tout un peuple.

Dévouons-nous, avec tact et bonté. Nous pourrons alors demander au peuple quel est, à son avis, son meilleur ami, celui qui lui parle sans cesse de justice, ou celui qui, après avoir accompli toute justice, lui offre par surcroît la charité. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE DE S. VINCENT DE PAUL

GRAND SERVITEUR DE L'ÉGLISE ET DES PAUVRES

Pertransiit benefaciendo.
Il a passé en faisant le bien.
(Act., x, 38).

Mes frères,

La vie des saints a toujours été une des lectures les plus chères à l'Eglise. Aux siècles de persécution, cette immortelle épouse de Jésus-Christ confiait aux diacres et à de pieux écrivains le soin de recueillir les actes des martyrs, et faisait relire à ses enfants ces pages simples et sublimes. C'était, avec la prière et les sacrements, un puissant secours pour les chrétiens que la confession de leur foi prédestinait chaque jour aux supplices et à la mort.

Plus tard, lorsque des temps plus doux permirent à la famille de Jésus-Christ de prendre place au soleil, la vie des saints, commentée par l'éloquence des Docteurs, affermissait les âmes contre les erreurs plus redoutables souvent que le glaive des bourreaux.

Cet usage de la lecture de la vie des saints s'est conservé jusqu'à nos jours. L'Eglise, dans ses plus belles solennités, le recommande tout à la fois aux prêtres et aux fidèles : aux prêtres, qu'elle charge de faire revivre quelques instants par la parole ses héros, ses docteurs, ses martyrs et ses vierges ; aux fidèles, qui, pour entrer dans ses vues, doivent s'efforcer de marcher sur les traces de ces admirables modèles, et d'honorer leur mémoire, en pratiquant leurs vertus, et en reproduisant leurs exemples.

C'est dans cette pensée de notre Mère la Sainte Eglise que je viens présenter à votre admiration et à votre piété la vie de S. Vincent de Paul. Je la résumerai en deux mots : S. Vincent de Paul fut à la fois le grand *serviteur de l'Eglise* et le grand *serviteur des pauvres :* le serviteur de l'Eglise par son zèle pour la propagation de la vérité, le serviteur des pauvres par le foyer de charité qui embrasait son cœur.

Puisse, m. f., le tableau de tant de vertus remplir notre âme d'une sainte émulation et notre cœur d'un amour ardent pour le Dieu qui se montre si admirable dans ses saints !

I. — *Grand serviteur de l'Eglise*

Dans l'année même qui ouvrait le XVIIe siècle, un jeune prêtre montait pour la première fois au saint autel : avec quelle piété, les anges seuls pourraient le dire. Ses goûts le portaient vers la retraite, où l'attiraient ces joies divines ignorées des mondains et dont le Cœur de Jésus est si prodigue pour les âmes qui se donnent à lui sans partage. Mais la Providence qui le réservait à de plus grandes choses, se hâte de déjouer ses projets. Pris par des pirates, Vincent est vendu trois fois sur le marché de Tunis à des hommes qu'il appelle lui-même *les ennemis de la nature humaine*. Sur cette côte barbare d'Afrique éclate aussitôt le zèle du prêtre prisonnier. Il est dans les chaînes, il appartient à un maître apostat ; mais sa parole est toujours libre, et cette parole qui semble porter la grâce avec elle, va bientôt remuer le cœur de son maître. Que de fois n'y fait-elle pas sentir l'aiguillon du remords ! Elle touche enfin et arrache à l'erreur l'âme du renégat, que Vincent va ensuite présenter à Rome comme le premier trophée de son zèle.

Les voilà tous deux dans la capitale du monde chrétien. Rome, ville éternelle du catholicisme, reine et maîtresse du monde, phare éclatant de la divine vérité, Rome se déploie aux regards de Vincent de Paul avec les splendeurs d'une majesté qui n'est pas de la terre : ce trône indéfectible où jamais l'erreur ne saurait monter, ce Vicaire de Jésus-Christ placé au sommet de l'Eglise dont il est le Docteur suprême, ce palais glorifié par le sang ineffaçable de tant de martyrs et d'où jaillira jusqu'à la consommation des siècles la source éternelle de la vérité : voilà ce qui frappe Vincent de Paul, voilà ce qu'il voit, ce qu'il aime, ce qui le ravit, voilà ce qui reçoit toutes les effusions de ce noble cœur à jamais dévoué à l'Eglise, à ses Pontifes, à ses lois.

De retour en France, Vincent va révéler dans le ministère paroissial tous les trésors de son âme. Il est nommé curé de Clichy et plus tard de Châtillon; c'est là qu'il va déployer les admirables ressources que Notre-Seigneur a versées dans l'âme de tout pasteur digne de remplir une si belle mission. Voici sa vie ; elle est bien simple et tous les jours se ressemblent. Dès avant l'aurore, il élève son âme dans le saint exercice de l'oraison et purifie son cœur dans les célestes affections de la prière. Ainsi préparé par la vertu de Dieu, il monte au saint autel, versant aux pieds de l'adorable Victime ses vœux et ses prières en faveur de son troupeau. — Puis, quand il s'est ainsi nourri de la chair d'un Dieu, quand il s'est abreuvé à cette source intarissable du sang de son Maître, il emploie les heures de la matinée à visiter les malades, les pauvres, les malheureux, tous ceux qui souffrent et qui pleurent. C'est le bon pasteur qui apporte avec lui les joies ineffables de la religion, qui répand partout le bonheur et la paix. On voudrait toujours l'entendre, on souffre de ne pouvoir le retenir, et du seuil de chaque maison sanctifiée par sa présence, on suit des yeux et avec regret ce bon père qui va porter à d'autres les douces consolations de l'Evangile. — Il rentre avec un saint empressement dans sa pauvre église ; les petits enfants l'y attendent pour les leçons du catéchisme. Ah ! je le vois, ce saint prêtre ! Comme le divin Sauveur, il bénit avec amour ces petits enfants, versant avec discrétion sur toutes ces lèvres avides le lait de la science divine et de l'amour divin. Comme il est simple et charmant dans son langage ! Avec quel art caché il sait approprier aux intelligences de son jeune auditoire les mystères les plus sublimes et les plus profonds de la religion ! Il renouvelle avec grâce les merveilles de la manne du désert qui flattait tous les goûts, et sa parole, tout à l'heure si pénétrante au chevet du malade, sous le chaume du pauvre, se fait petite et enfantine avec ces petits et ces enfants.

La seconde partie du jour est consacrée aux réunions, aux assemblées, aux visites qui ont le bien des pauvres pour objet. La journée se termine comme elle a commencé, par l'oraison et la prière.

Puis, aux jours consacrés par la religion, il réunit autour de sa chaire ses paroissiens qui sont tous ses enfants. Il parle, et les esprits se réveillent, les âmes se calment, les cœurs s'entendent ; plus de colère,

plus de haines, plus de jalousies, plus d'incrédulité, plus de désordres. Vincent a converti sa paroisse. Ah ! c'est que rien au monde, en dépit des passions mauvaises, ne peut résister au cœur et à l'entraînement d'un pasteur ! Six mois ont suffi au bon curé pour changer Châtillon, et désormais le curé de Clichy et de Châtillon sera invoqué comme le modèle des pasteurs.

Mais déjà son zèle est à l'étroit dans sa paroisse et lui inspire une institution gigantesque qui s'étendra aussi loin que les frontières elles-mêmes de l'Eglise, c'est-à-dire couvrira le monde d'un pôle à l'autre, et partout où l'homme y portera ses pas y fera entendre l'éternel *Credo* de la foi catholique. C'est vous nommer l'œuvre des Missions.

Vincent avait entendu retentir dans son âme cette parole du Maître : « *Messis quidem multa, operarii autem pauci*, la moisson est abondante, mais les ouvriers manquent, » et il s'était mis à évangéliser plusieurs bourgs et hameaux de la Picardie et même de la Bourgogne, prémices des trois cents missions qu'il lui sera donné de prêcher dans sa vie tout entière. Son exemple avait enflammé de jeunes prêtres, heureux de se dévouer sous sa conduite aux travaux de la prédication. L'élan est donné ; Dieu bénit visiblement cette œuvre. La France tout entière entend bientôt la parole des enfants de S. Vincent de Paul. Gênes, Turin, Genève et Rome sont évangélisés par eux. L'univers les réclame, Vincent les donne et les multiplie pour adoucir les maux des nations affligées. Tantôt ils encouragent les Irlandais si cruellement éprouvés ; tantôt ils vont consoler les catholiques, victimes innocentes de l'Ecosse implacable; tantôt ils vont pleurer sur le sol sanglant de la Pologne et conserver à la vie chrétienne cette nation expirante ; les voilà sur les côtes de la Barbarie, à Tunis, à Alger ; ils s'embarquent pour les plages dévorantes de Madagascar ; et à mesure que la mort étend sur le sol ces ouvriers de l'Evangile, d'autres accourent et leurs cadavres forment une deuxième, une troisième couche sur les corps de leurs devanciers.

Ah ! glorieux serviteur de l'Eglise, apôtre de la vérité, vous pouvez mourir maintenant, vous pouvez monter au ciel, y prendre dans la gloire le repos éternel des saints : les Lazaristes, comme on les appelle, ne périront jamais ! En effet, m. f., ces prêtres modestes, ces dignes enfants de S. Vincent de Paul, vous les trouvez aujourd'hui, à côté des enfants de S. Dominique, de S. François, de S. Ignace, dans tous les continents, sur toutes les plages ; comme des géants, ils parcourent la France, l'Italie, l'Allemagne, la Turquie, l'Amérique, l'Afrique et la Chine. Ah ! la Chine ! terre altérée de sang, quand donc cesseras-tu de mettre à mort les prophètes ? Quand donc, changeant de coupe et brisant celle du bourreau qui contient le sang des martyrs, prendras-tu de ta main si longtemps cruelle le calice où depuis trois cents ans les missionnaires te préparent le sang de Jésus-Christ ? Faut-il voir dans les terribles épreuves qui en ce moment s'abattent sur toi la préparation nécessaire des temps nouveaux, l'aurore d'une ère nouvelle qui sera marquée par le triomphe de la croix ? Ah ! œuvre des Missions, œuvre de zèle, de foi, de courage et d'amour, vous nous transportez d'admiration ! Vous secouez notre torpeur, vous éveillez en nous les pieux regrets de ne pouvoir suivre que de loin ces héros du sacerdoce, nos maîtres et nos modèles ! Qu'ils nous inspirent au moins le désir de pratiquer leurs vertus, et, en les imitant, de marcher aux mêmes triomphes, d'entrer dans le sein de la même victoire !

Mais, ai-je bien entrepris, m. f., de vous raconter toutes les œuvres de zèle accomplies au service de l'Eglise par ce prêtre admirable ? Il faudrait vous montrer ce grand homme travaillant avec S. François de Sales à raviver le feu sacré dans les âmes sacerdotales et religieuses, multipliant les grands séminaires, ces belles écoles qui depuis lors ont été la consolation et l'espoir de toute la catholicité, établissant les retraites ecclésiastiques, institution si précieuse que, par un décret pontifical, Alexandre VII lui donna bientôt toute l'autorité d'une loi disciplinaire ; il faudrait vous le montrer dans ces conférences, dont il fut tout à la fois le fondateur et le modèle, et qui ravissaient notre grand Bossuet, conférences dans lesquelles le saint prêtre a tant de fois démasqué la plus subtile et la plus perfide des hérésies, le Jansénisme, qui levait partout sa tête hideuse, infectant les âmes du venin mortel de ses doctrines.

Aussi Vincent de Paul est-il reconnu hautement comme le prêtre qui rappelle le mieux N.-S. Jésus-Christ. De toutes parts lui arrivent les témoignages les plus éclatants du respect et de la confiance qu'il inspire. Richelieu, si fier et si grand, lui rend publiquement hommage ; les évêques le choisissent à l'envi pour leur confident, leur guide et leur lumière ; Louis XIII ambitionne le bonheur de mourir entre ses bras; la reine le fait entrer dans les conseils de la Cour, honneur incomparable sans doute, mais qui ne sert qu'à mettre en relief son humilité plus incomparable encore. Oui, il entrera dans les assemblées de ce Conseil, mais à la condition absolue de refuser pour lui et pour chacun de ses prêtres les honneurs et les richesses que ce privilège semblait entraîner après lui. De plus, il exige que, dans le choix des princes de l'Eglise, on ait moins égard à la naissance et à la fortune qu'au talent et à la vertu. Ah ! il avait compris la grandeur de l'épiscopat; il savait que l'Evêque c'est l'Eglise, qu'en lui doivent resplendir les lumières et les grâces divines, que dans toute sa conduite doit se révéler l'assistance mystérieuse de Jésus-Christ, l'Evêque éternel. Alors l'épiscopat français répond dignement aux grandes pensées de Vincent ; sous son admirable direction, le clergé se forme aux durs sacrifices, aux travaux du ministère, à la pratique laborieuse des vertus sacerdotales. Et lorsque, à un siècle de distance, l'heure de la tempête sonnera, quand sera revenue pour notre malheureuse patrie l'ère de la confession sanglante et du martyre, quand, en un mot, le volcan révolutionnaire aura vomi ses laves brûlantes, le sacerdoce tout entier, fidèle à ces saintes traditions, héritier des enseignements de Vincent de Paul, répétera sans faiblir, sur l'échafaud comme dans la terre d'exil, cette parole qui tant de fois a fait tressaillir les persécuteurs et les bourreaux : « *Credo*, je crois et suis prêt à signer ma foi de mon sang ! »

Vous venez de voir en S. Vincent de Paul le grand serviteur de l'Eglise, ou l'apôtre de la vérité; contemplons maintenant en lui le grand serviteur des pauvres, ou l'apôtre de la charité.

II. — *Grand serviteur des pauvres*

Au moment de rappeler ses œuvres de charité, je suis effrayé, je l'avoue, de l'immensité du sujet; de

longues heures suffiraient à peine pour en donner quelque idée. Je suis donc obligé de me borner, et le récit que vous allez entendre ne sera qu'une rapide évocation de quelques-unes seulement des plus importantes fondations du serviteur de Jésus.

Je me demande, m. f., s'il est une seule des misères de l'humanité que ce génie de la charité n'ait découverte et conjurée. Œuvre de la rédemption des captifs chez les infidèles, œuvre admirable des forçats dans nos cachots, œuvre des Dames de charité, œuvre des Sœurs servantes des pauvres, œuvre des Dames garde-malades, œuvres des orphelines et des repenties, œuvre des aliénés, œuvre des enfants trouvés : toutes ces institutions germent dans son cœur et couvrent bientôt la terre de leurs bienfaits.

Voyez-le, m. f., envoyant dans des parages barbares des missionnaires chargés d'aumônes, avec l'ordre de construire, dans la capitale même de l'islamisme africain, un hôpital à l'usage des captifs. Et pendant que ces généreux missionnaires se livrent avec ardeur à cette magnifique et touchante rédemption, voyez-le lui-même, acceptant la charge et le titre d'aumônier des galères, descendre dans cet affreux séjour du vice, du crime et du désespoir, dans cet enfer de la justice humaine. Là, il se présente comme un ange consolateur ; ses paroles ramènent dans ces cœurs flétris les consolants rayons de l'espérance ; chaque fois qu'il paraît au milieu des forçats, les visages lugubres s'épanouissent, les expressions les plus vives vont à sa rencontre, et bientôt de sincères et solides conversions achèvent le triomphe de son zèle et de sa charité.

Et que dire, m. f., de l'Institut des Dames de charité ? Les Dames de charité, c'est la puissante et perpétuelle conciliation entre la richesse et la misère, l'opulence et le dénuement ; c'est l'action la plus vraie, la plus efficace pour sécher les larmes, adoucir les douleurs et vérifier ces paroles divines du saint Evangile : « J'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais nu, et vous m'avez donné des vêtements ; j'ai eu faim, j'ai eu soif, et vous m'avez soulagé. » Dames de charité, femmes chrétiennes, persévérez dans ce glorieux et consolant apostolat. Faites bénir par le malheureux le nom trois fois saint de N.-S. J.-C. ; faites-lui implorer la douce miséricorde de Marie, la *Consolatrice des affligés ;* faites-le rentrer dans le sein de l'Eglise, qu'il réjouira par son repentir et sa résignation.

Vous savez, m. f., comment de cette famille spirituelle est sortie la sainte famille des Filles de la charité. Vous connaissez les règles admirables que leur a tracées la main de notre grand saint : « *Les maisons des pauvres seront leur monastère,* a-t-il dit ; *les rues des villes et les salles des hôpitaux, voilà leur cloître ; la sainte obéissance leur tiendra lieu de clôture, et la crainte de Dieu de grilles ; elles n'auront pas d'autre voile que celui de la sainte modestie.* »

Je ne parlerai pas de cette nouvelle fondation, m. f., parce que c'est l'univers tout entier qui en parle et qui l'acclame. Entendez-vous, sur toutes les plages du monde connu, le concert de bénédictions qui s'élève à la gloire de la Sœur de charité? La Sœur de charité, c'est la fille bien-aimée du catholicisme, c'est le triomphe de l'Eglise romaine, c'est l'orgueil de notre foi, c'est le chef-d'œuvre de S. Vincent. Vainement les sectes hérétiques, jalouses d'un si héroïque dévouement, s'épuisent en efforts pour en montrer la pâle imitation. Ah ! c'est dans notre sanctuaire, c'est chez nous que Dieu en conserve le divin secret ; et c'est là, au foyer de l'amour infini, que le Cœur de Jésus l'a découvert au cœur de S. Vincent de Paul.

Nommons, en passant, l'institution des *Dames garde-malades,* nouvelle phalange dévouée, comme les autres, au laborieux ministère de la charité ; l'œuvre des *orphelines,* à qui Vincent veut servir de père ; l'œuvre des *repenties,* des pécheresses, malheureuses créatures que l'on hésite à condamner et qu'il est impossible de ne pas plaindre, et que Vincent veut, à tout prix, arracher aux séductions, à la honte, à la misère ; l'œuvre des *aliénés,* qu'il établit auprès de lui, dans sa maison de Saint-Lazare. Lui-même veut veiller sur eux, les voir, les entendre, les consoler, et, s'il est possible, les guérir. Une mère ne chérit pas avec plus de tendresse son enfant malade et mourant que ne le fait Vincent de Paul pour ces âmes infortunées, qu'il cherche avec tant de sollicitude et qu'il trouve comme ensevelies dans un tombeau vivant.

Mais quels sont ces cris déchirants qui frappent nos oreilles ? Quelles sont ces voix plaintives qui, sur tous les points de Paris, couvrent le bruit des passants et des voitures ? Hélas ! ce sont des enfants abandonnés, gisant là sur la terre, sans berceau, sans mère ; c'est par milliers que le vice et la misère les rejettent. On les vend, on les achète pour perpétuer les familles des bohémiens et des saltimbanques ; d'autres sont confiés aux soins de nourrices avares et sans entrailles ; d'autres sont entassés dans une méchante maison et exposés à des tourments qui rappellent le sort des innocents voués au glaive du roi Hérode. Un soir, au retour d'une mission, Vincent, rentré dans Paris, est attiré par des cris étranges. De loin, il voit un vagabond qui, tenant sur ses genoux un petit enfant, lui disloquait les membres et le martyrisait en vue des exercices de la foire prochaine. « *Misérable,* lui crie le saint prêtre transporté d'indignation, *de loin je t'avais pris pour un homme, tu n'es qu'un bourreau !* » Il lui arrache des mains l'innocente victime. Ainsi fut fondé l'hospice des Enfants trouvés, l'une des œuvres les plus difficiles, les plus laborieuses du grand saint. Plus que toutes les autres, elle a fait briller sa patience, sa foi, sa charité. Seul entre tous, il s'est montré le père, je me trompe, la mère de ces enfants. Son incomparable éloquence, qu'on n'oubliera jamais tant que la langue française sera parlée sur la terre, a remporté en leur faveur un triomphe définitif, et tandis que par la beauté souveraine de ce discours, Vincent de Paul a rappelé la parole retentissante de son immortel disciple, l'évêque de Meaux, il s'est fait une place où il ne connaît pas de rival : il a conquis le glorieux surnom de bienfaiteur de l'humanité.

Dieu, ce semble, a comblé de ses plus rares bénédictions cette œuvre des Enfants trouvés. Elle a inspiré les crèches, les asiles, les ouvroirs, les œuvres de la Sainte Enfance, de la Sainte Famille, des apprentis, des ouvriers. Désormais, le malheureux, depuis le berceau jusqu'à la tombe, de la crèche à l'asile de la vieillesse, trouvera pendant toute sa vie la main de S. Vincent pour le soutenir, sa charité pour le consoler, sa foi et son amour pour le sauver.

Mais cet homme prodigieux n'est pas seulement la Providence des particuliers, il devient encore la Providence de provinces, de nations entières. A deux reprises différentes, il arrache Paris aux horreurs de

la guerre civile. Pendant sept années entières, il est le sauveur de la Lorraine transformée en champ de bataille. C'est lui qui, pendant ces années, au milieu des cités au pillage, des bourgs incendiés, des églises en ruines, des campagnes abandonnées, c'est lui qui relève les esprits abattus, nourrit les habitants affamés, reconstruit les églises et ramène les pasteurs exilés. C'est encore lui, quand Richelieu avoue son impuissance à secourir les vaincus, qui vient au secours de l'Artois, de la Picardie et de la Champagne surprises par le même fléau, bouleversées par la même tempête. C'est encore lui qui, dans les années affreuses de la disette, s'en va entouré de ses prêtres, fait avec eux des visites à 8.000 malades, nourrit 180.000 indigents dans la Beauce, la Touraine, le Perche et le Maine. C'est encore lui que l'on voit chaque jour réunir six cents pauvres aux portes de Saint-Lazare pour les assister. C'est toujours lui qui brave la contagion au chevet des pestiférés ; qui affronte les flots pour porter des vêtements et des vivres aux malheureux inondés ; c'est enfin notre grand Vincent de Paul que la France aux abois a proclamé son père et son sauveur, que les pauvres saluent comme leur patriarche, et dont cette magnifique parole commande le respect et l'admiration de tous les temps : « *Messieurs, aimons les pauvres, et, s'il le faut, que la Compagnie périsse pour les sauver !* »

* *

Après avoir montré le grand bienfaiteur, j'aurais dû, pour être complet, vous montrer le grand saint, vous faire admirer sa foi au mystère de nos autels, son humilité, sa douceur au milieu des siens, sa pauvreté si touchante. Quelle bouche assez pure pourra redire son angélique piété ? Quelle voix oserait entreprendre d'exprimer sa ferveur dans l'oraison, son union intime et persévérante avec N.-S. J.-C. ? Ah ! le digne prêtre ! le saint prêtre ! Quand on essaie de célébrer ses œuvres, d'énumérer ses fondations, de compter ses aumônes, et que, d'un regard discret, on cherche à scruter sa vie intérieure, les trésors cachés de son âme, l'admiration devient plus vive encore, et l'on ne peut s'empêcher de lui appliquer cette parole : *Pulchra videntur, meliora latent,* on voit des merveilles sans doute, mais de plus grandes encore restent cachées et ne sont vues que des anges.

C'est en cela surtout, m. f., que nous devons travailler à l'imiter. N'oublions pas, et c'est là le résumé pratique de sa vie tout entière, n'oublions pas que S. Vincent de Paul a dû toute la puissance de sa charité, toute la grandeur de ses œuvres, toute la beauté féconde de son génie à sa fidélité aux saintes promesses du baptême, à son assiduité fervente à l'oraison, à sa foi profonde et affectueuse au saint sacrifice de la messe, à son amour filial et sans réserve pour l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Oui, — ne nous lassons pas de le répéter, — ce qui a fait Vincent de Paul grand devant Dieu et devant les hommes, c'est qu'il a connu les charmes de l'humilité, savouré les parfums de la prière, nourri son âme au banquet des anges, et sanctifié sa vie par la pratique la plus parfaite de toutes les vertus. En un mot, avant de briller au dehors, et avec quel éclat, vous le savez, toute sa gloire remplissait son cœur, et cette gloire était l'œuvre de Dieu, de sa grâce et de son amour.

Vincent de Paul, saint patron des pauvres, je m'incline avec respect, avec amour devant vos reliques vénérées ; je vous implore dans toute l'effusion de mon cœur, écoutez ma prière !

Bénissez, grand saint, bénissez l'Eglise militante dont vous êtes l'un des plus glorieux enfants ; bénissez le Souverain Pontife, éclairez-le, soutenez-le dans l'accomplissement de sa tâche si lourde et si rude ; bénissez l'Episcopat catholique, colonne du monde ; bénissez cette France que vous pouvez sauver encore ; bénissez le clergé de ce diocèse qui vous regarde comme son modèle ; bénissez vos missionnaires, glorieuse pépinière d'apôtres et de martyrs ; bénissez les Dames de charité, les Dames gardemalades, vos pieuses Filles, servantes des pauvres qui, d'un pôle à l'autre, portent votre bannière et l'étendard de la charité ; bénissez la Société de St-Vincent de Paul, les conférences, cette œuvre posthume de votre zèle et de votre foi ! Vincent de Paul, bénissez ceux qui souffrent, ceux qui pleurent ; bénissez-nous tous, et obtenez-nous de N.-S. J.-C. la grâce de vous imiter sur la terre, la grâce un jour de le chanter éternellement avec vous dans les cieux ! Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE SAINTE MADELEINE

I

LE MODÈLE DE L'AMOUR PÉNITENT

Amen dico vobis : Ubicumque prædicatum fuerit Evangelium istud in universo mundo, et quod fecit hæc, narrabitur in memoriam ejus.

Je vous le dis en vérité : Partout où cet Evangile sera prêché dans le monde entier, on racontera à la louange de cette femme ce qu'elle vient de faire.

(Mc., xiv, 9).

Mes frères,

Jamais parole s'est-elle mieux vérifiée ? Jamais prédiction a-t-elle reçu un accomplissement plus parfait ? Jésus-Christ promet à Madeleine une mémoire immortelle : et le souvenir de Madeleine s'est perpétué d'âge en âge ; son nom a traversé les siècles entouré du respect et de la vénération des chrétiens. Jésus-Christ n'assigne aux louanges de Madeleine d'autres bornes que celles de l'Evangile : et la gloire de l'illustre pénitente de Béthanie s'est propagée dans le monde avec les conquêtes de la foi ; partout le récit de ses vertus a pris place à côté des enseignements du Sauveur, et le triomphe de son amour s'est associé au triomphe même de la foi. Les temples qui s'élèvent sous son puissant patronage, les éloges que lui décernent les ministres de la parole sainte, les cantiques sacrés où nos cœurs font éclater leur admiration et leur joie, sont autant de témoignages rendus à la mémoire de Madeleine et à l'accomplissement de cette prophétie du Fils de Dieu : « En vérité, je vous le dis : Partout où cet Evangile sera prêché dans le monde entier, on racontera à la louange de cette femme ce qu'elle vient de faire. *Amen dico vobis...* »

Et pourquoi donc, m. f., le nom de Madeleine est-il arrivé jusqu'à nous si glorieux et si vénéré ? Pourquoi sa mémoire, bénie de l'univers entier, n'a-t-elle connu d'autres limites que celles de l'Evangile ? Comment une pécheresse a-t-elle pu être élevée à un tel degré d'honneur ? — Jésus-Christ

nous l'apprend lui-même : c'est parce qu'elle a beaucoup aimé, *dilexit multum.* La divine charité a été le principe et la source du triomphe de Madeleine, et c'est en aimant beaucoup qu'elle a mérité d'être beaucoup aimée.

Or cette divine charité qui était dans toutes les actions de sainte Madeleine, revêt différents caractères et s'offre à nous sous diverses formes, suivant les circonstances de sa vie ; et il semble que Dieu ait voulu faire briller ce céleste amour de toutes les splendeurs que comporte notre existence terrestre, en le produisant sous tous les aspects dans cette épouse bien-aimée de l'Agneau sans tache. L'Evangile en effet nous la présente dans quatre situations successives, où son amour pour Jésus-Christ se déploie dans toute sa plénitude : dans la maison du pharisien, où elle donne l'exemple de l'*amour pénitent ;* dans la demeure de Béthanie, où elle offre le modèle de l'*amour contemplatif ;* au pied de la croix, où elle atteint à l'héroïsme de l'*amour crucifié ;* auprès du sépulcre de Jésus-Christ, qui la gratifie des joies de l'*amour bienheureux.*

Ainsi le triomphe de la charité dans Madeleine embrasse à la fois les *larmes* de l'amour pénitent, les *lumières* de l'amour contemplatif, le *dévouement* de l'amour crucifié et les *délices* de l'amour bienheureux. Nous voudrions étudier successivement dans ses différents actes cette divine charité dont la vie de Madeleine nous offre l'expression la plus complète et la plus touchante ; mais, ne pouvant tout embrasser dans un seul discours, nous ne nous attacherons qu'à vous faire admirer dans notre sainte Patronne le modèle incomparable de l'amour pénitent.

I

Un jour, le Sauveur fut invité à manger chez un pharisien nommé Simon, et étant entré dans sa maison il se mit à table. Et voici qu'une femme réputée comme pécheresse dans la cité, ayant appris qu'il était à table dans la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre rempli de parfums, et, se tenant derrière lui, à ses pieds, elle se mit à les arroser de larmes, et les essuyait avec ses cheveux ; elle baisait et les embaumait de parfums. Or Jésus dit à cette femme : « Allez en paix, votre foi vous a sauvée et vos péchés vous sont remis. »

Voilà le triomphe de l'amour, et de l'amour pénitent.

Il y a dans l'homme une puissance, la plus grande et la plus souveraine de toutes. C'est dans elle et par elle que nous trouvons, à proprement parler, la perfection de notre nature. Car si l'homme peut être grand par l'esprit, grand par le pouvoir, grand par le caractère, il est encore plus grand par le cœur, et le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un homme, c'est de dire de lui : « C'est un grand cœur ! » C'est du cœur en effet que procède son mérite ou son démérite, sa noblesse ou son ignominie, et l'homme ne s'estime pas tant par ce qu'il sait que par ce qu'il aime. Voilà pourquoi S. Augustin, voulant définir la vertu ou la sainteté, c'est-à-dire tout l'homme, écrivait ce mot, un des plus profonds qui soient sortis de sa plume : « *La sainteté, c'est l'ordre dans l'amour.* »

Mais si la sainteté est l'ordre dans l'amour, le vice est le dérèglement dans la puissance d'aimer. Et ne croyez pas que ce grand homme ait rien exagéré en ramenant à l'amour bien ordonné le principe de toutes nos vertus, et à l'amour déréglé la source de nos égarements. Oui, toute passion mauvaise est une fausse direction de l'amour. L'orgueil, c'est l'amour déréglé de soi-même dans les choses de l'esprit ; l'ambition, c'est l'amour déréglé de soi-même dans la sphère de la volonté ; la volupté, c'est l'amour déréglé de soi-même dans la région des sens ; et la triple concupiscence qui réside en nous, n'est autre chose qu'un mouvement du cœur qui n'a pas Dieu pour terme, ni la loi divine pour règle. Ramenez dans le droit chemin cette force morale qui dévie de la ligne éternelle que Dieu lui a tracée : vous avez l'humilité qui s'abaisse dans l'amour de la vérité, vous avez la charité qui s'épanche dans l'amour du prochain, vous avez la chasteté qui se renferme dans l'amour du devoir ; vous avez l'ordre dans l'amour, vous avez ce qui fait la vertu, ce qui fait les saints.

Tout est là pour l'homme. Aimer dans l'ordre, et agir sous l'impulsion d'un amour bien ordonné, voilà notre grandeur morale : c'est la loi de la sainteté. Et en formulant cette grande loi, j'ai montré la double face sous laquelle s'offre à nous la vie de Madeleine.

II

Elle aussi s'était écartée de la voie que Dieu a ouverte devant nous, et répandant sur les créatures ces trésors d'amour dont Dieu s'est réservé la plénitude, elle avait trouvé *le vide et le dégoût* là où elle cherchait le repos et la satisfaction.

Et c'est là un premier châtiment que Dieu inflige au cœur de l'homme qui se détache de son principe : le sentiment douloureux de ce qu'il a perdu. C'est qu'il y a dans l'homme une faim et une soif de Dieu que rien d'humain ne peut satisfaire. En se retirant d'un cœur, Dieu y laisse un vide que l'univers entier ne parvient pas à combler. Vous avez beau faire pour le remplir ! Mettez-y toutes les créatures, jetez-y tous les plaisirs du monde, tous les trésors de la terre, les sceptres et les couronnes : si vous n'y mettez pas Dieu, vous ne ferez qu'élargir le vide qui est en vous. Vous tournerez dans un cercle d'agitations sans fin, sans pouvoir y trouver la paix, ni le bonheur. Vous demanderez la jouissance à toutes les choses créées, et elles ne vous répondront que par la déception. Chaque plaisir, en s'enfuyant, vous renverra un trait qui percera votre cœur et le laissera sanglant et désespéré. Car Dieu n'a pas voulu que l'homme puisse être heureux sans lui ; et c'est la grandeur de l'homme, de son cœur comme de son intelligence, de ne pouvoir se reposer que dans l'infini.

Madeleine sentit ce vide de l'âme que les passions humaines ne font qu'augmenter, et ce fut une première grâce que Dieu lui fit pour la retirer du vice. Mais ce sentiment, si efficace qu'il puisse être, ne suffit pas pour opérer la conversion du pécheur. Que d'âmes, en effet, que d'âmes meurtries par leurs chutes, qui souffrent des blessures qu'elles ont reçues, sans faire aucun effort pour se relever ! C'est qu'elles ne cherchent pas dans la religion, dans sa doctrine et ses sacrements, *la force* qui leur manque.

Cette force, Madeleine la trouve aux pieds de Jésus-Christ. Oh ! qui dira le charme surhumain et l'irrésistible puissance de cette parole, à la fois suave et forte, qui perçait l'âme de ses traits brûlants et ramenait la confiance dans les cœurs agités par les remords ; de ce regard où la tendresse du père se mêlait à la clairvoyance du juge et à l'autorité du maître ; de ce visage adorable où l'expression d'une

compatissante bonté tempérait l'éclat de la majesté divine ?

Seigneur Jésus, votre sainte face a disparu du milieu de nous ; nous ne pouvons plus y lire ce reflet de votre divinité qui illuminait les âmes, cette douce majesté qui captivait les cœurs ! Mais votre parole est arrivée jusqu'à nous, et aujourd'hui, comme il y a dix-neuf siècles, l'humanité tressaille de confiance à l'écho de cette parole d'ineffable tendresse : « *Non veni vocare justos, sed peccatores*, je suis venu appeler les pécheurs encore plus que les justes. »

III

Madeleine ne résiste pas à cet appel de l'Homme-Dieu. Et voyez comme l'âme rentrée dans l'ordre sait reporter vers le bien toute l'énergie qu'elle déployait dans le mal.

Je disais tout à l'heure qu'il y a dans l'homme un sentiment, le plus énergique et le plus profond de tous, l'amour. Mais quand l'amour est purifié, agrandi, transfiguré par la grâce, il prend un autre nom et acquiert une nouvelle force. Trouvant ce mot trop profané par le langage des passions, l'Evangile lui en substitue un autre dans la divine chasteté de son langage, celui de *charité*. Or la charité est forte comme la mort, *fortis ut mors dilectio*. Rien ne lui résiste, elle brave les difficultés, elle brise les obstacles. Rien ne lui coûte, rien ne l'arrête ; car la charité rend léger ce qui est pesant, agréable et doux ce qui est amer. Pour obéir à l'ardeur qui la presse, elle passe par-dessus les répugnances de la nature, les convoitises des sens, les rébellions de la volonté. Tout lui est douceur, parce qu'elle sait faire du devoir un plaisir, de la souffrance un bonheur, du sacrifice une passion. Voilà ce qu'opère l'amour transfiguré par la charité.

Ne vous étonnez donc pas qu'ayant reçu dans son cœur l'étincelle du feu divin, Madeleine ait foulé aux pieds l'orgueil et le respect humain pour rendre sa pénitence aussi éclatante que sa faute.

Elle apprend que le Sauveur est chez Simon le pharisien, au milieu d'une assistance nombreuse. Aussitôt elle y court, elle y vole. Loin de redouter l'éclat d'une pareille démarche, elle en recherche l'humiliation ; elle choisit à dessein une circonstance solennelle pour égaler son expiation au scandale qu'elle a donné ; et c'est en public, sous les yeux de ceux qui la connaissent, qu'elle noiera ses fautes dans les larmes du repentir. Eh ! que lui importent les sourires de pitié qu'elle recueillera sur son passage, les dédains et les railleries du monde ? Qu'est-ce que cela pour un cœur que Dieu a touché de son amour ?... Elle traverse la salle du festin, se jette aux pieds de Jésus et les arrose de ses larmes, lui disant dans un langage muet ce que Dieu avait mis dans son cœur de douleur et d'amour. Larmes puissantes, larmes fécondes, puisqu'elles ont valu à Madeleine cette sentence de miséricorde : « Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé ! »

M. f., vous vous étonnerez peut-être qu'il ait suffi de quelques larmes versées dans la douleur pour effacer les fautes d'une vie entière ? Ah ! vous ne savez pas ce que vaut une larme bénie par Dieu, ce qu'il y a dans ce don mystérieux d'efficace et de fécondité. Qu'est-ce que l'homme ne peut pas faire avec une larme ? Avec une larme il attendrit ce qu'il y a de plus dur, il désarme ce qu'il y a de plus cruel, il abat ce qu'il y a de plus fort. Lui arracher une larme, c'est le subjuguer, c'est le vaincre ; car les larmes, c'est le trésor de son cœur, c'est le sang de son âme. Quand l'homme ne possède plus rien, qu'il est là, debout sur le chemin de la vie, nu comme il était sorti du sein de sa mère, il lui reste une ressource, un bien, une puissance : il lui reste ses larmes. Car ses larmes, c'est la consolation du malheureux, c'est le refuge du pécheur. C'est en versant devant Dieu une goutte, une seule goutte de ce sang de son âme, que l'homme se réhabilite, qu'il expie ses fautes, qu'il rachète son passé.

Et comment Dieu pourrait-il refuser son pardon à des larmes sanctifiées par sa grâce ? Les hommes eux-mêmes n'ont-ils pas coutume de le faire ainsi ? Ne suffit-il pas d'une larme tombée de l'œil d'un frère, d'une parole de regret qui s'échappe de ses lèvres, d'un sentiment de douleur qui paraît sur son visage, pour désarmer notre bras et refouler la vengeance au fond de notre cœur ? Si donc nous qui sommes mauvais, nous nous laissons attendrir aux larmes de nos semblables, que sera-ce de Dieu qui est si bon que meilleur ne peut-être ? Oui, je me plais à le dire, car c'est le plus grand mot, c'est le vrai mot de mon ministère : il y a dans le repentir, dans ces larmes du cœur, dans ce sanglot d'une âme broyée par la douleur, il y a dans ce déchirement d'une poitrine qui jette vers le ciel ce cri de la pénitence, il y a dans tout cela une vertu qui purifie l'âme, qui la change, qui la transfigure. Voilà pourquoi il a suffi de quelques larmes brûlantes tombées du cœur de Madeleine sur les pieds de Jésus pour lui mériter cet arrêt de la clémence : « Allez en paix, vos péchés vous sont remis ! »

Je le sais, m. f. : par un étrange contraste, le monde est dur, impitoyable pour les victimes qu'il a faites. Après avoir applaudi à leur chute, il se rit de leur pénitence. Loin d'exciter son admiration ou sa reconnaissance, la miséricorde de Dieu devient pour lui un objet de scandale, et comme le pharisien de l'Evangile, il est tenté de voir un acte de faiblesse là où il devrait bénir une marque de bonté. Que j'aime peu ces sophistes sans âme qui voudraient nous faire un Dieu métaphysique au cœur sec et un Christ aux bras étroits ! Et que S. Paul me paraît avoir lu plus avant dans la nature divine lorsqu'il dit : « *Habemus pontificem qui possit compati infirmitatibus nostris*, nous avons un pontife qui peut compatir à nos infirmités. »

A Dieu ne plaise, sans doute, que nous cherchions dans l'exemple de Madeleine de quoi atténuer l'horreur que doit nous inspirer le péché ! Oui, l'innocence reconquise par les larmes du repentir n'égalera jamais l'innocence conservée ; l'enfant prodigue revenu de ses égarements ne partagera pas toutes les joies réservées à celui qui n'a jamais quitté la maison paternelle. Oui, le péché est un mal à nul autre pareil. Des siècles et des siècles de maux et de souffrances suspendus sur l'humanité comme conséquence d'une faute unique, voilà le péché ! Le sang d'un Dieu, rançon douloureuse de la servitude du mal, voilà le péché ! Une éternité de supplices, châtiment d'une faute grave non expiée, non effacée, voilà le péché !... Mais ce que nous savons également, c'est qu'à côté de la justice il y a, dans le cœur de Dieu, des compassions sans limites, des tendresses infinies, des trésors d'amour dont nul ne saurait mesurer la profondeur ni l'étendue ; et depuis la croix du scélérat qui s'élevait à côté de la croix de Jésus-Christ,

jusqu'à l'échafaud du dernier criminel qui s'est dressé sur nos places publiques, l'Eglise catholique est là, l'Evangile à la main, pour dire au monde entier qu'il n'y a pas de larmes sans espérance et de repentir sans pardon.

* *

Voilà, m. f., le premier acte de ce drame divin de la charité dont la vie de sainte Madeleine nous offre l'expression la plus haute et la plus touchante. Ce qui en fait le caractère, ce qui en est l'âme et le principe, c'est l'amour divin sous les larmes de la pénitence. Si elle a beaucoup pleuré, c'est qu'elle a beaucoup aimé, *dilexit multum*.

Et maintenant, que vous dirai-je en terminant? — Un mot, un seul mot : Aimez Dieu, aimez-le beaucoup, aimez-le toujours ! C'est du cœur, m. f., c'est du cœur qu'il faut pour être sauvé. Aimez Dieu, et beaucoup de péchés vous seront pardonnés. Aimez Dieu, et vous trouverez la paix du cœur. Aimez Dieu, et vous obtiendrez le triomphe de l'amour divin : la vue et la possession de Dieu dans l'éternité de sa gloire et de son bonheur. Ainsi soit-il.

II

LEÇONS POUR LES PÉCHEURS ET POUR LES JUSTES

> *Remittuntur ei peccata multa quoniam dilexit multum.*
> Beaucoup de péchés lui ont été remis parce qu'elle a beaucoup aimé. (Luc, VII, 47)

Mes frères,

Jésus avait été prié à dîner chez un pharisien du nom de Simon.

Les convives avaient pris place sur les lits, autour des tables, à la mode orientale, et le repas était commencé.

Or, voici qu'une femme qui était une pécheresse dans la ville, entre dans la salle où elle savait trouver Jésus. Elle portait un vase d'albâtre rempli d'un parfum. Sans une parole, elle s'approche du Maître et, se tenant derrière lui, elle se met à arroser ses pieds de ses larmes et à les essuyer avec ses cheveux ; puis elle les baisait et les parfumait en y répandant le contenu du vase qu'elle avait apporté.

Voyant cela, le pharisien s'indigna : « Si cet homme était un prophète, dit-il en lui-même, il saurait certainement qui et de quelle espèce est la femme qui le touche, car c'est une pécheresse. »

Jésus, devinant sa pensée, l'interpelle : « Simon, j'ai quelque chose à te dire.

— Maître, parlez.

— Un créancier avait deux débiteurs : l'un devait cinq cents deniers et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi les rendre, il leur remit à tous deux leur dette. Lequel donc l'aimera davantage ?... »

Simon répondit : « Je pense que c'est celui auquel il aura remis davantage. » Jésus lui dit : « Tu as bien jugé. » Et se tournant vers la femme, il dit à Simon : « Tu vois cette femme ?... Je suis entré dans ta maison : tu ne m'as pas donné d'eau pour mes pieds, mais elle les a arrosés avec ses larmes et elle les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser ; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé de les baiser. Tu n'as pas oint ma tête d'huile ; mais elle a répandu des parfums sur mes pieds. C'est pourquoi, je te le dis, beaucoup de péchés lui sont remis. »

Et ceux qui étaient à table avec lui, commençaient à dire : « Quel est celui-ci qui remet même les péchés ? » Et il dit à la femme : « Ta foi t'a sauvée. Va en paix. »

Vous connaissez, m. f., cette femme que l'évangéliste ne nomme pas dans son récit : c'est Marie, la pécheresse de Magdala, que vous avez choisie pour votre Patronne.

Cette créature, aussi malheureuse, aussi souffrante que coupable, avait entendu parler des miracles de Jésus ; elle savait qu'il soulageait toutes les misères, qu'il cicatrisait toutes les plaies. Sans doute, elle n'était ni malade ni infirme. Dans tout l'éclat d'une beauté qui avait été la cause principale de ses malheurs et de sa déchéance, jeune encore et riche probablement, on aurait pu la croire heureuse, s'il y avait du bonheur ailleurs que dans le chemin du devoir et de la vertu.

Pourtant, elle souffrait : ses larmes le laissaient assez voir, et, comme les malades de la Judée, elle venait à Jésus comme au guérisseur extraordinaire dont toutes les bouches racontaient les merveilles. La première, elle venait montrer à Jésus les plaies de son âme et lui demander la parole qui devait les cicatriser.

Aussi semble-t-il que le Maître ait été, ce jour-là, attendri plus que jamais.

Avec quelle douceur il accueille la pénitente !... Avec quelle sévérité il reprend le pharisien trop prompt à voir un scandale où il n'y a qu'une merveille admirable de bonté ! Avec quelle miséricorde il remet des péchés que l'abondance des larmes du repentir, accompagnées d'un amour humble et généreux, avait déjà rachetés !

L'œil divin a pénétré tous les secrets de misère qui troublent le cœur de la pécheresse, et pendant que le pharisien Simon, croyant que la perspicacité de celui qu'il avait jusque-là regardé comme un prophète se trouvait prise en défaut, se scandalise, Jésus guérit cette malade spirituelle.

Puis, ajoutant à son acte un commentaire d'aussi ravissante beauté, il nous montre les leçons qui s'en dégagent pour les assistants et pour l'humanité tout entière : leçon d'espérance et de confiance pour les pécheurs, de charité et d'humilité pour les justes.

Pécheurs ? — Y a-t-il quelqu'un parmi nous qui ne l'ait été plus ou moins ? Méditons donc cette page, elle est écrite pour nous.

Justes ? — Y a-t-il quelqu'un parmi nous qui n'aspire à le devenir chaque jour davantage ?

Ecoutons donc les leçons que le Sauveur a voulu nous donner.

I

La note dominante du christianisme, ce qui le distingue du judaïsme et en fait une loi d'amour s'élevant à de telles hauteurs au-dessus de lui, c'est la doctrine du pardon, pardon accordé et notifié aux pécheurs qui le sollicitent humblement et cherchent à appliquer à leur âme les mérites surnaturels de la Rédemption.

Combien dure chez les juifs, combien triste chez les païens était la condition des pécheurs !

Faibles comme nous, tentés comme nous, soutenus infiniment moins que nous, ils n'avaient, après la faute, qu'à attendre en tremblant l'heure du châtiment.

Les juifs, encore, avaient cette fortune de subir des châtiments temporels immédiats, qui les ramenaient au devoir et dont la dureté leur faisait re-

trouver les faveurs divines. Mais, dans le monde païen, quelles angoisses pour ceux en qui vivait encore une conscience vague de la loi naturelle, lorsqu'ils l'avaient transgressée !...

Sans doute, le repentir pouvait effacer la faute ; mais quelles garanties avaient-ils que ce repentir était suffisant ?

Le désespoir de Caïn fuyant la face de Dieu et craignant sans cesse la vengeance des hommes, peut être regardé comme une des souffrances les plus atroces qu'ait endurées créature humaine, et la belle poésie qui nous représente le maudit fuyant, fuyant sans cesse devant cet œil qui le fixe, ne nous en donne qu'une faible idée.

Aux tortures intérieures de la conscience venait s'ajouter, pour les pécheurs, la déchéance extérieure quand la faute était publique. L'espoir du ciel, le sentiment intime si réconfortant de l'amitié de Dieu, l'estime des hommes, tout cela, avant la Rédemption, semblait perdu sans retour pour l'homme coupable. Tout au plus conservait-il l'espoir d'un rachat lointain.

Jésus paraît et c'est, avec lui, la miséricorde qui se lève sur le monde.

Aux pharisiens orgueilleux qui nettoient l'extérieur de la coupe et du plat, sans s'inquiéter de l'intérieur, à ces sépulcres blanchis dont le cœur est plein de corruption, à ces hommes parvenus à éteindre la lumière intérieure de leur conscience et ne songeant plus qu'à *paraître* sans se soucier *d'être* ce qu'ils paraissaient, Jésus prêche la pureté du cœur et la possibilité de la retrouver quand on l'a perdue.

On lui reproche de s'entourer de gens sans aveu : pour toute réponse, il les appelle ses frères.

On amène devant lui une femme surprise dans le crime : il confond ses accusateurs qui cherchent à la perdre quand ils devraient travailler à la relever.

Il découvre à la Samaritaine la source du divin amour où elle pourra apaiser des ardeurs que les jouissances coupables ne font qu'aviver.

Quand la pécheresse de Magdala vient suppliante se jeter à ses pieds, il l'admet dans son intimité ; il en fait la compagne de sa Mère, de sa divine Mère, de Marie Immaculée, et la blancheur du lis virginal n'est point ternie par le contact de cette autre fleur que l'orage des passions avait flétrie, mais à laquelle la rosée de la grâce avait rendu sa fraîcheur.

O merveilles opérées par l'amour ! O beauté du repentir !

Songez-vous assez, m. f., à en admirer les splendeurs ?...

Le monde rejette comme une chose méprisable les frivoles instruments de ses plaisirs, quand ils ont cessé de lui plaire. Il froisse les lis, puis il les foule aux pieds. Il souffle le mal dans les âmes, et quand il les voit avilies, il les méprise. Jésus, lui, recueille ces misérables débris. Dans la maison de Béthanie, il met Madeleine sous la garde de Lazare et de Marthe, à l'abri des occasions du péché, et il vient là, dans cette maison désormais amie, surveiller et activer l'éclosion des vertus qu'il veut faire épanouir dans son cœur régénéré.

Et la *pécheresse* devient la *sainte*. Celle qui n'avait qu'un parfum acheté à prix d'argent pour faire oublier au Maître le relent du péché qui se dégageait de son cœur, vient une seconde fois, dans la demeure de Simon le lépreux, répandre encore sur Jésus un vase de nard précieux qui était, ce jour-là, le symbole du parfum que dégageaient ses vertus. Celle qui, anéantie sous le poids de sa misère, n'avait plus que la force de pleurer, trouve le courage de suivre jusqu'au Calvaire Jésus que ses Apôtres avaient abandonné. Celle qui se traînait humiliée aux pieds du Sauveur, nous la retrouvons debout au pied de la croix, souffrant comme son Maître qui agonise, crucifiée dans son cœur comme il l'est dans sa chair, associée comme Marie aux souffrances de Jésus et participant avec elle à l'œuvre de la Rédemption du monde.

Pouvons-nous, pécheurs, trouver un modèle qui nous trace mieux notre devoir ? Pouviez-vous, m. f., choisir une Patronne dont l'exemple nous fît mieux voir à quelles ascensions notre âme est appelée, de si bas qu'elle soit partie ?

Ligueuses qui m'écoutez, où trouveriez-vous, mieux que dans cet exemple, les encouragements nécessaires à vos espoirs et à vos entreprises de régénération religieuse et sociale ?

Dieu a fait les nations guérissables, les provinces, les villes, les bourgades et les villages aussi. Notre région est peut-être, non pas au point de vue des faiblesses du cœur, mais de celles de l'esprit, une grande malade spirituelle ; travaillez à en faire une Madeleine régénérée, et comment ?... D'abord en perfectionnant votre âme.

Vous sanctifier aux pieds de Jésus, en les arrosant des larmes de votre repentir ; y répandre un parfum qui lui est toujours agréable, en sacrifiant pour lui et pour sa cause quelque chose des plaisirs, des avantages, des joies, des richesses peut-être qui sont à votre disposition. Puis établir votre demeure dans son Cœur, à l'abri de tous les périls qui pourraient vous être funestes ; aller si loin dans l'imitation de ses vertus que vous vous identifiiez avec lui, au point de vivre de sa vie et de mourir en quelque sorte de sa mort, victimes expiatoires pour les péchés des autres ; devenir rédemptrices en reconnaissance de ce que vous fûtes rachetées.

Voilà, si je ne me trompe, le magnifique exemple que vous propose Madeleine. Vous pourrez ensuite, comme elle encore, vous lancer hardiment dans les aventures apostoliques et, où que vous conduise votre barque, vous aborderez à une côte que vous convertirez. Votre Provence sera notre région grayloise, — c'est par vous que la foi y revivra.

Pour nous tous qui sommes pécheurs, y a-t-il exemple plus encourageant, plus belle leçon d'espérance que celle qui se dégage de la page d'Evangile que je vous rappelais tout à l'heure ?

II

Y a-t-il pour les justes plus belle leçon d'humilité et de charité ?

Parmi les personnages témoins de la scène évangélique, Simon le pharisien posait pour le juste. Il invitait Jésus à sa table et croyait lui faire ainsi beaucoup d'honneur. Il lui accordait d'ailleurs le strict minimum de civilité requis en pareille circonstance.

Cet homme raffiné savait doser le respect et nuancer les attentions. Sans doute, Jésus était un grand prophète, mais il sortait du peuple ; il était de naissance et de condition obscures, et si ses dons de voyant et de thaumaturge l'avaient rendu célèbre, il n'en restait pas moins *un parvenu*, comme on disait avant-guerre. C'était l'homme à la mode que les élégants se plaisaient à faire voir de près à un cercle choisi d'amis, mais qu'on honorait pourtant avec ré-

serve. Aux personnages de sa caste Simon réservait les honneurs habituels exigés par l'hospitalité orientale : l'eau pour rafraîchir et rendre nets leurs pieds que la poussière avait souillés, le baiser d'amitié qui ne s'échangeait qu'entre pairs et égaux, les parfums précieux répandus sur la tête des convives de choix qu'on tenait à honorer en raison des services qu'on attendait d'eux.

Voilà bien le pharisien orgueilleux qui se drape dans l'austérité extérieure de sa vertu, qui se hausse sur le piédestal de son rang social, qui fait sonner son or et ses titres et méprise souverainement tout ce qui lui semble au-dessous de lui par la naissance, par le rang, par la distinction ou par la vertu.

Allez lui dire que les hommes sont frères : il vous regardera sans comprendre. Lui ! de même nature, pétri du même limon que cette pécheresse !... Il jeûne sans doute, comme les autres de sa secte, deux fois la semaine ; il donne sans doute la dixième partie de son revenu aux bonnes œuvres ; il n'y a rien de commun entre lui et le profane vulgaire qu'il méprise et qu'il tient à l'écart, bien loin de lui.

Tant d'orgueil méritait une leçon ; elle fut donnée sévère :

« Simon, cette femme vaut mieux que toi, parce qu'elle a plus d'amour. Son amour est cause de son pardon, mais il en est aussi la résultante. Je la relève de ses chutes parce que son cœur est animé de la charité la plus pure et la plus humble ; mais le sentiment de la reconnaissance qu'elle éprouve accroît encore les ardeurs de son amour. Elle a beaucoup reçu parce qu'elle a beaucoup aimé ; elle aime beaucoup parce qu'elle a beaucoup reçu. »

Au dire des commentateurs, le langage du Maître présentait ce double sens et Simon dut le comprendre ainsi.

Il l'eût mieux compris encore, l'orgueilleux pharisien, s'il avait pu lire dans l'avenir.

Il aurait su que cette pécheresse qu'il méprisait et dont la présence lui semblait de nature à souiller sa maison et ses hôtes, serait la première admise à contempler Jésus ressuscité.

Ah ! s'il avait été là quand le divin Jardinier qui avait fait refleurir la vertu dans le cœur de la Madeleine, se révélait à elle dans la radieuse matinée du jour de Pâques !... s'il avait entendu l'accent d'amour avec lequel Jésus, l'appelant par son nom familier, remuait toutes les fibres du cœur de cette femme, y réveillait toutes les espérances endormies, y ravivait toutes les joies éteintes depuis le Vendredi Saint !... s'il avait entendu quel son rendait la voix divine en prononçant ce seul mot : *Maria,* et l'écho qui lui répondait : « *Rabboni,* mon bon Maître ! » — il aurait compris comment l'amour divin peut transformer une âme.

« O pharisien, s'écrie S. Augustin, — et son apostrophe s'adresse à nous, — ô pharisien, vous aimez peu, non parce qu'on vous pardonne peu, mais parce que vous croyez que ce qu'on vous pardonne est peu de chose. Vous dites que vous n'avez point commis d'homicides ni d'adultères. Mais, d'où vient que vous n'en ayez point commis ? Et qui vous en a empêché ? N'est-ce point par le secours de votre Dieu que vous n'avez point commis de ces grands crimes, comme c'est par la bonté du même Dieu que celui qui en a commis en a obtenu le pardon ? Reconnaissez donc la grâce de Celui à qui vous êtes redevable, même de ce que vous n'avez point commis tous les crimes qu'ont commis ceux à qui il les a pardonnés. Car il n'y a nul péché commis par un homme, qu'un autre homme ne puisse commettre aussi bien que lui, si le Créateur de tous les hommes ne l'en préserve par son assistance. »

Oh ! m. f., comme les moins mauvais d'entre nous sont prompts à s'attribuer tout le mérite de leurs vertus et à imputer aux autres toute la faute de leurs péchés ! Comme il nous est difficile d'admettre que l'innocence est une grâce plus grande encore que le repentir, et que nous devons rendre davantage en amour à Celui qui nous a plus accordé !

Le moindre de nos péchés est une ingratitude immense ; la moindre de nos vertus suppose des dons incommensurables de grâce. Quand le pécheur pleure sa faute, il essaye comme il peut de payer sa dette ; mais le juste renie cette dette, quand il s'enorgueillit de sa vertu.

Justes préservés, pécheurs repentants, nous ne valons quelque chose que par la grâce et la miséricorde de Dieu ; aussi, quand nous pensons au monde, à tous les péchés qui s'y commettent, à cette foule oublieuse de Dieu qui boit l'iniquité comme l'eau, dont l'insouciance, l'indigence surnaturelle, dont la faim inassouvie de justice excitait la pitié du Sauveur, nous pouvons dire que nous sommes souvent ingrats comme elle, comme elle oublieux des dons surnaturels dont nous avons été comblés ; et pour payer notre dette de reconnaissance, autant que pour faire retrouver aux pécheurs les dons de la grâce qu'ils ont gaspillés, nous éprouverons, comme S. Paul, l'impérieux besoin de réaliser, par le crucifiement de notre chair, ce qui semble manquer à la Passion du Christ, nous augmenterons du ruisselet de nos mérites surnaturels le torrent de grâces qui descend du Calvaire, sans arriver à laver toutes les impuretés du monde.

* *

Pécheurs que nous sommes, ne désespérons pas de Celui qui fit de Madeleine la Sainte que nous honorons.

Si profondes qu'aient été nos chutes, sachons que nous pouvons nous relever ; si grande que soit notre misère, sachons que nous pouvons en sortir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore,
Tu dis que le passé te voile l'avenir ;
Ne te plains pas d'hier, laisse venir l'aurore,
Ton âme est immortelle et ton cœur va guérir.

Justes que nous voudrions être, n'oublions jamais d'où nous vient la justification et quel est l'artisan de notre vertu.

Qui que nous soyions, justes ou pécheurs, sachons que la vie surnaturelle nous venant d'un même Père, nous sommes frères en Jésus-Christ. Exilés loin du foyer paternel, marchons la main dans la main, soutenus par notre charité réciproque, marchons vers la Patrie, vers le foyer où nous retrouverons en Jésus un père, en Madeleine une sœur. Ainsi soit-il.

III

SON HUMILITÉ, SA CONTRITION, SA DÉVOTION

Se tenant derrière lui, aux pieds du Seigneur, et tout en pleurs, elle se mit à les arroser de ses larmes et à les essuyer avec ses cheveux, et elle les baisait, et elle les oignait de parfums.
(Luc, VII, 38).

Mes frères,

Ces paroles sont la glorieuse louange d'une femme pécheresse et pénitente. Et nous y remarquons le tri-

ple mérite de cette femme, a savoir : l'humilité de sa conduite : elle se tient debout, en arrière et aux pieds de Jésus ; — la profondeur de sa contrition : elle est tout en pleurs, arrose de ses larmes les pieds de Jésus, et les essuie de ses cheveux ; — enfin l'élan de sa dévotion : elle couvre de baisers les pieds de Jésus, et les parfume.

Cette femme est donc un exemple de toute conduite, de toute pénitence, de toute dévotion intérieure. Considérons cet exemple, et n'ayons pas de mépris. Dieu propose cet exemple à tous : aux pécheurs, aux innocents et aux pénitents.

I. — *L'humilité de sa conduite*

Si elle se tient en arrière, c'est la honte et la confusion qui lui indiquent sa place. Si elle se tient aux pieds, c'est pour *s'humilier* et faire comprendre qu'elle s'humilie.

Quelle différence entre cette femme d'hier et cette femme d'aujourd'hui ! Hier Jérémie lui eût dit : « Tu as eu un front de courtisane, tu n'as pas voulu rougir. » (Jér., III, 3). Aujourd'hui, elle rougit, elle redoute de rencontrer le regard du Christ ; et cependant elle ne craint pas et ne rougit pas de faire pénitence et d'avouer son péché. Et nous lui dirions volontiers la parole du Sage : « Il y a une honte qui amène le péché, et il y a une honte qui attire la gloire et la grâce. N'aie égard à personne au préjudice de ton âme, et ne rougis pas pour ta perte. » (Eccli., IV, 22).

Il y en a, m. f., qui ne rougissent pas devant Dieu pour commettre le péché, mais qui rougissent d'avouer leurs fautes. Ici, voyez cette femme qui ne rougit pas de pleurer devant des convives à table. Sa honte intérieure lui fait mépriser la honte du dehors. Elle est confuse et humiliée.

Et qui donc l'a si bien instruite ? Ce n'est ni à la tête, ni aux genoux, ni aux bras qu'elle se tient, mais aux pieds ; et cela nous avertit qu'elle vient en tout respect pour implorer miséricorde et apprendre la sagesse. Attitude de respect, de réserve. Elle sait que rien n'est plus déplaisant qu'une tête arrogante et dressée, après le péché ; elle se tient la tête baissée et sur la poussière des pieds de Jésus.

Elle se tient là pour *implorer miséricorde :* c'est l'attitude qui convient à ceux qui implorent. Et Dieu ne méprise pas un cœur contrit et humilié.

Attitude qui convient *pour apprendre la sagesse.* C'est celle des disciples devant leur maître. C'est bien ainsi qu'il fallait faire et commencer par l'humilité : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, » dit le Maître (Mt., XI, 29).

II. — *La profondeur de sa contrition*

Il nous faut admirer ensuite *la profondeur et l'intensité de sa contrition.* Une pénitence doit être amère et satisfactoire. Ici, cette femme pleure abondamment et dénoue ses cheveux, geste qui était pour les femmes un signe de deuil et de pénitence. Comme dit S. Grégoire, elle a considéré ce qu'elle avait fait, c'est-à-dire son péché, mais elle ne sait plus se modérer dans ce qui lui reste à faire, c'est-à-dire sa pénitence.

Nous pouvons qualifier ces larmes que le Saint-Esprit tire de sa pénitence et de son repentir :

a) Larmes de componction, c'est-à-dire d'émotion, d'hommage, de regret, de soumission. Jésus les approuve, et il les met en opposition avec la sécheresse du pharisien : « Je suis entré chez toi, et tu ne m'as pas offert d'eau pour mes pieds : celle-ci m'a arrosé les pieds de ses larmes. » — Et nous savons que de telles larmes apaisent Dieu, qu'elles purifient la conscience et abolissent le péché. Et le Saint-Esprit les donne à ceux qu'il veut amener au paradis. David les a versées lui aussi : « Chaque nuit, dit-il, ma couche est baignée de mes larmes, et mon lit est arrosé de mes pleurs. » (Ps., VI, 6).

b) Larmes de compassion aussi : compassion pour elle-même, compassion pour les complices de ses désordres, compassion pour tous les pécheurs, pour toute cette catégorie dont elle connaît la misère morale. — N.-S. J.-C. les a versées aussi, ces larmes-là, à propos de Lazare, et sur Jérusalem, sur ses crimes et sur ses prochains malheurs, sur tout son peuple. Il a pleuré à la Croix. — Sainte Monique les a versées sur son fils Augustin aux heures de son égarement. Un évêque en a été témoin et elles l'ont rassuré sur le salut d'Augustin : « Le fils de telles larmes ne peut pas périr. » — S. François les a versées en telle abondance qu'il en a perdu la vue. — Nous devrions les verser, car il n'y a pas de péché que nous ne soyons capables de commettre, si la grâce de Dieu ne nous soutenait.

c) Larmes de dévotion enfin, comme celles qu'elle versait encore au tombeau, non plus sur ses péchés pardonnés, mais par dévotion et pour trouver quelque chose du Christ disparu. Ces larmes ont fait venir les anges et le Christ lui-même. L'ange lui a demandé : « Pourquoi pleures-tu ? » Et Jésus aussi : « Pourquoi pleures-tu ? » Et il s'est révélé à elle, en l'appelant par son nom, avec un accent qu'on n'entendra plus jamais.

III. — *L'élan de sa dévotion intérieure*

Enfin, il nous reste à parler de la dévotion intérieure de sainte Marie-Madeleine, que nous indique cette parole : « Elle couvrait de baisers les pieds de Jésus, et les parfumait. »

Nous savons que la dévotion doit être soumise, par égard pour celui à qui elle s'adresse. Elle doit être reconnaissante pour les bontés dont elle a bénéficié. Elle doit être amoureuse par un don total de soi-même.

a) La dévotion de Madeleine a été si manifestement *soumise,* comme celle d'un bon serviteur qui s'incline devant son maître, que N.-S. l'a remarquée, et qu'il la met en contraste avec la froideur du pharisien, qui s'est mis avec Jésus sur un pied d'égalité : « A mon arrivée chez toi, tu ne m'as pas donné le baiser d'usage, mais elle, n'a cessé de me baiser les pieds. » — Il arrive parfois que la soumission que nous devons à Dieu, nous l'exerçons envers des hommes. Cela est mal, c'est de la servilité.

b) La dévotion de Madeleine était *reconnaissante* de tout ce qu'elle devait déjà à Jésus : ce changement moral qu'elle sentait en elle-même dans ses regrets, ses bons désirs ; cette audace qu'elle avait eue de se présenter ; cette sympathie qui l'admettait, qui ne protestait pas contre ses entreprises. Et tout son sentiment grandissait en elle à chaque instant. Jésus prenait sa défense, il la louait, il allait lui pardonner ses péchés, le lui dire devant tous, la réhabiliter... Mesurez-vous un peu, m. f., la reconnaissance et la dévotion de cette femme, à cette heure-là ?

c) Enfin, dévotion *amoureuse* par un don total. — Les théologiens définissent le péché : aversion de

Dieu et conversion au mal ; on tourne le dos à Dieu, pour choisir le mal. Quand on renonce au péché, c'est le mouvement inverse : on tourne le dos au péché, pour choisir Dieu et se donner à lui, à son service, à son amour. Et plus la conversion est sincère, plus ce don est total, profond, définitif. Lui, Lui seul, Lui toujours !

* *

S. Paul, qui a éprouvé tout cela, nous a laissé dans ses épîtres les paroles les plus enflammées : « Ni mort, ni vie, ni anges, ni quoi que ce soit au monde, ne pourra me séparer du Christ Jésus. » Il a ainsi des paroles en grand nombre. Il est dans son rôle, en disant son amour à l'univers. Madeleine est dans le sien, en gardant le silence. Mais jusqu'au Calvaire et après, nous savons un peu quelle fut l'ardeur de son amour et le don total d'elle-même.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

VI

L'OBJECTIF DE L'ACTION CATHOLIQUE : « TOUT INSTAURER DANS LE CHRIST »

Puisque l'Action catholique est la pratique de l'apostolat, il nous sera facile d'en tirer dès maintenant quelques conséquences extrêmement importantes relatives à son terrain d'action.

I. — *Tout ce qui entre dans le champ apostolique de l'Eglise entre dans celui de l'A. C.*

« Aussi vaste est l'apostolat hiérarchique, aussi vaste est le champ de l'A. C., » dit S. S. le pape Pie XI [1]. Il répète ailleurs : « Partout, et toutes les fois que pénètre l'apostolat, là aussi et chaque fois doit surgir, appelée à son aide par l'apostolat lui-même, la coopération de l'A. C. ... En conséquence, non seulement les questions *individuelles* [2], les questions intéressant les *problèmes familiaux,* les questions de *moralité* individuelle et domestique, mais encore les questions relatives aux problèmes plus vastes concernant la moralité *sociale,* ne peuvent pas plus échapper à la loi de Dieu qu'à l'apostolat, interprète, porteur, gardien, propagateur de cette loi divine, et ainsi, dans les conditions et proportions requises, à l'A. C., qui entend être la coopératrice et la collaboratrice de cet apostolat [3]. »

Il est aisé de voir que, dans tout le texte ci-dessus, le mot « apostolat » est à peu près synonyme de « hiérarchie. »

Soulignons donc l'erreur de ceux qui ne voudraient voir, dans l'Action catholique, qu'une activité de formation religieuse, de perfectionnement individuel, et lui interdiraient en principe un certain nombre de terrains. — C'est encore Pie XI qui identifie la zone d'influence de l'A. C. avec celle de l'Eglise : « Très noble est la fin de l'A. C., puisqu'elle coïncide avec la finalité même de l'Eglise : la paix du Christ par le règne du Christ [4]. »

Certes, beaucoup d'incroyants dénieraient à l'Eglise elle-même le droit de s'intéresser à tout ce qui n'est pas du « spirituel pur ». La lutte de l'hitlérisme contre le catholicisme, en Allemagne, en est un exemple assez actuel. Mais il ne manque pas de chrétiens qui, pratiquement, sans s'en douter, pensent de même. Et il en est enfin qui feraient une distinction entre l'Eglise et l'Action catholique, donnant à celle-ci la part plus belle qu'à celle-là. Nous venons de voir ce qu'en pense le Saint Père.

II. — *L'activité pratique de l'A. C. peut varier suivant les temps ou les lieux, et suivant les directives reçues*

« Ici, la hiérarchie (qui manque de prêtres catéchistes) nous appellera à l'œuvre du catéchisme ; ailleurs, elle nous dira de défendre l'école confessionnelle. En telle nation, qui sort de la révolution, il faudra que tous les catholiques s'unissent, au-dessus de toutes les tendances et de tous les partis politiques, pour la défense des intérêts supérieurs de la foi et de l'ordre social. Dans une autre, il faudra se dévouer à la classe ouvrière, menacée par le socialisme. Tous ces buts pourraient devenir nécessaires au même moment et dans le même lieu. Si l'autorité ecclésiastique dispose alors de laïques dévoués, préparés, organisés, elle pourra discipliner ces différentes activités et obtenir les plus grands résultats [5]. »

Ce texte si lumineux se passe presque de commentaires.

Il éclaire merveilleusement l'infinie variété de l'activité laïque dans l'A. C. C'est toujours l'*Instaurare omnia in Christo* dont nous parlions plus haut. Mais il y a des urgences plus marquées dans un temps que dans d'autres, en un lieu plus qu'en un autre.

Et, remarquons-le bien, si le laïc d'A. C. peut discerner lui-même cette urgence et la signaler à l'autorité religieuse, c'est cependant cette dernière qui juge s'il est bon d'agir ainsi, et donne mandat.

Mais si l'application pratique de l'activité d'A. C. varie, quel est donc l'objectif *actuel* que l'on nous demande de viser, en notre pays ?

III. — *L'objectif présent de l'A. C. en notre pays*

Ne le trouverions-nous pas dans ce passage de *Quadragesimo Anno ?* « Les circonstances nous tracent clairement la voie dans laquelle nous devons nous engager. Comme à d'autres époques de l'histoire de l'Eglise, nous affrontons un monde retombé en grande partie dans le paganisme. Pour ramener au Christ ces diverses classes d'hommes qui l'ont renié, il faut avant tout recruter et former, dans leur sein même, des auxiliaires de l'Eglise [6]. »

Depuis plus d'un siècle, en effet, le laïcisme désagrège le bel édifice que l'Eglise avait construit, et en rebâtit un autre, sur des fondements païens. Les habitudes, les mœurs, les institutions, l'atmosphère même que l'on respire sont hostiles au catholicisme. C'est tout cela qu'il faut à nouveau pénétrer ; c'est dans tout cet ensemble qu'il faut infuser une sève, un ferment chrétien.

« D'une part, nous voyons que la société humaine n'a été que trop dépouillée de l'esprit chrétien, qu'a remplacé ordinairement une vie proprement païenne ; que dans un grand nombre d'âmes vacille la lumière de la foi catholique ; que, par conséquent, s'éteint pour ainsi dire le sentiment religieux ; et que cha-

[1] Discours du 18 mai 1929.
[2] C'est nous qui soulignons.
[3] Discours du 19 avril 1931.
[4] Lettre du 4 février 1931.

[5] Mgr Pizzardo, conférence du 29 mars 1934.
[6] Paragraphe 152 dans l'édition Spes.

que jour dépérissent misérablement l'intégrité et la sainteté des mœurs [7]. »

Se fermer sur soi, se défendre, préserver, tout cela ne serait pas suffisant. Ce qu'il faut, et ce à quoi nous convie l'Eglise par la voix du Pape, c'est reconquérir le monde moderne pour lui rendre une armature chrétienne. — A la place du laïcisme, mettre le laïcat d'A. C.

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

XXXII

LES PROVERBES

A première vue, ce titre de *Proverbes* donné à l'un des écrits sapientiaux peut présenter je ne sais quelle allure familière et vulgaire. Mais il ne faut pas se fier aux apparences ; nous allons voir que cet ouvrage contient beaucoup mieux que l'expression de maximes banales. Il forme une sorte de code de la sagesse surnaturelle, qui dépasse les forces de l'esprit humain et où chacun peut largement puiser les règles de conduite qui lui permettent d'orienter son existence vers le Bien.

I

Le roi Salomon, que l'on a appelé « le plus sage des Orientaux », se plaisait à l'étude de la philosophie, et nous savons qu'il avait composé « trois mille proverbes » (III Reg., IV, 32). Beaucoup de ces axiomes ont disparu, puisque dans l'ouvrage qui nous occupe on n'en trouve que 550 environ.

Mais il n'y a rien d'étonnant à ce que le monarque ait tenu à rassembler en un recueil une partie au moins, celle qui lui plaisait le plus sans doute, des aphorismes et des paraboles que l'Esprit-Saint lui avait dictés. Il est indiscutable que Salomon est l'auteur principal du livre des Proverbes, tel que nous le trouvons actuellement dans la Bible, et ceci est affirmé dès la première ligne : « Paraboles de Salomon, fils de David, roi d'Israël, pour connaître la sagesse et la discipline... »

Cela n'implique pas qu'il ait lui-même réuni toute la collection de ces proverbes telle que nous la lisons dans l'Ecriture. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'après sa mort on ait agi à son égard comme on le fait parfois pour des auteurs même modernes, c'est-à-dire qu'on ait recueilli avec soin des fragments qu'il avait lui-même négligés et qu'on les ait joints au manuscrit primitif, de façon à présenter une œuvre plus complète.

En fait, on peut distinguer dans l'ouvrage trois séries de maximes : la première ayant été réunie par Salomon lui-même; la seconde, beaucoup moins considérable, étant attribuée à ceux qu'indique son titre : « Voici encore des paraboles de Salomon recueillies par des hommes d'Ezéchias, roi de Juda », environ trois siècles après la mort du royal écrivain. Quant à la dernière partie, très brève, — deux chapitres seulement, — elle est en quelque sorte signée, si l'on peut s'exprimer ainsi, par Agur (XXX) et Lamuel (XXXI).

Ces deux noms ont suscité des controverses entre savants. Les anciens les considéraient comme des appellations symboliques désignant Salomon lui-même. De nos jours, on incline à penser, malgré l'avis de S. Jérôme, qu'ils indiquent des personnages réels, également inspirés de Dieu, dont le premier aurait été un sage, c'est-à-dire un philosophe, et le second peut-être un prince de l'Idumée ou de l'Arabie.

Nous n'avons pas à entrer dans ces querelles purement théoriques, pas plus qu'à développer les motifs qui ont fait partager le livre en deux collections augmentées d'appendices. Il nous suffit d'être assurés, par l'autorité infaillible de l'Eglise, que l'ouvrage entier est absolument authentique et a été écrit sous l'inspiration de l'Esprit-Saint.

La nature même des proverbes ne permet pas de rencontrer ici une unité de composition semblable à celle des volumes précédents. Le plan général doit être nécessairement lâche, puisque chaque passage et, à un certain point de vue, chaque maxime, se suffit à lui-même. Mais gardons-nous d'en conclure à la moindre incohérence : le livre entier se rattache à cette idée dominante d'inculquer dans les esprits un haut enseignement religieux et moral, surtout sur certains points immédiatement pratiques.

Quant à la forme extérieure, il suffit, pour en deviner la beauté, de se souvenir que la majeure partie des proverbes tout au moins, date du règne de Salomon, c'est-à-dire du moment où les lettres hébraïques florissaient avec leur plus vif éclat. Même à ne le considérer que sous cet aspect, notre ouvrage est infiniment supérieur aux aphorismes des rhéteurs ou philosophes païens, dont la sécheresse et la dureté excluaient souvent toute poésie.

II

Le livre des Proverbes débute, après quelques versets qui servent de titre ou d'introduction, par un remarquable discours que la Sagesse personnifiée adresse à celui qu'elle appelle son « fils » : à tout être de bonne volonté, désireux de connaître les voies de la Vérité et d'agir selon la justice.

Remarquons-le, la Sagesse dont il est ici question n'est pas celle que les hommes pratiquent vulgairement pour avancer leurs affaires temporelles, suivant les principes de la prudence terrestre. Il s'agit de cette Sagesse infiniment supérieure qui, venue du ciel, dirige l'orientation des âmes vers le Bien et vers le salut.

Elle recommande d'abord d'éviter avec soin la compagnie des méchants et de régler sa conduite suivant les enseignements qu'elle donne elle-même. Elle démontre ensuite combien l'acquisition de la science divine assure aux fidèles de précieux avantages et les met à l'abri de beaucoup de malheurs. Elle fait entrevoir les plus riantes perspectives et les plus éblouissantes récompenses à ceux qui voudront devenir ses disciples et ses amis.

L'écrivain sacré, dans une nouvelle série d'allocutions, confirme ses précédentes paroles en évoquant le souvenir de son enfance, lorsque son père lui donnait des avertissements analogues.

Il recommande de fuir les sentiers où cheminent les impies ; il proclame la nécessité de veiller sur son cœur, ses paroles, ses regards, afin d'éviter de dangereuses et humiliantes chutes. Il développe ensuite ce thème de la régularité des mœurs en s'élevant avec force contre les vices dégradants et les attachements illicites. Ceci l'amène, par contraste, à un magnifique éloge du mariage qui procure tant de biens et de charmes : « Mets ta joie, dit-il, dans la femme de ta jeunesse. » Il développe alors de gracieuses comparaisons pour recommander enfin, avec chaleur, une stricte fidélité conjugale, sous le regard

[7] S. S. Pie XI, Lettre du 6 nov. 1929.